

n'avait encore que quinze ans quand il fut chassé, pour la première fois, par les principaux seigneurs de Rome; il s'adressa, comme à l'ordinaire, à l'empereur d'Allemagne, qui le replaça par la force sur son siège. Mais ce pape de seize ans était fort libérin; il faisait mettre à mort les maris dont les femmes lui plaisaient. Les grands seigneurs de Rome prirent la résolution de nommer un autre pape. Un évêque, qui prit le nom de Sylvestre III, les paya fort cher, et fut intronisé.

Trois mois après, Benoît IX, soutenu par ses parents, remonta sur le trône; mais il était accoutumé à une vie voluptueuse; il se voyait des ennemis puissants; il prit le parti de vendre le pontificat à un prêtre romain, plus militaire qu'ecclésiastique, qui se fit appeler Grégoire VI. Grégoire prit un adjoint appelé Clément. Ainsi il y eut trois papes, et même cinq, si l'on veut compter Benoît IX et Sylvestre III, qui n'étaient point morts.

Grégoire VI, Sylvestre III et Benoît IX s'étaient partagé la ville de Rome. Grégoire siégeait à Saint-Pierre, Sylvestre à Sainte-Marie-Majeure, et Benoît à Saint-Jean-de-Latran.

L'empereur Henri III tint un concile à Sutri, en 1046. Les pères déclarèrent nulles les élections de Benoît, de Sylvestre et de Grégoire. L'empereur engagea les Romains à nommer un pape; ils s'y refusèrent. Henri convoqua à Rome les évêques qui avaient composé le concile de Sutri; enfin, comme il était aisé de le prévoir, le choix tomba sur un Allemand.

A peine une année s'était-elle écoulée, que ce pauvre homme fut empoisonné par ordre de Benoît IX, qui réussit ainsi à remonter, pour la troisième fois, sur le siège de saint Pierre.

Ce succès étonna les contemporains, qui accusèrent ce beau jeune homme de magie. Le cardinal Bennon rapporte que Benoît IX avait porté cet art si loin, qu'il se faisait suivre dans

les bois par ses plus belles diocésaines, auxquelles il inspirait de l'amour au moyen d'opérations diaboliques. Il en fut bien puni, mais seulement après sa mort. Les auteurs les plus graves rapportent qu'on le voyait se promener dans les égouts de Rome. Sa forme était celle d'un monstre qui joignait au corps affreux d'un ours les oreilles et la queue d'un âne. Interrogé par un saint prêtre au sujet d'une si étrange métamorphose, Benoît répondit qu'il était condamné à errer sous cette horrible figure jusqu'au jour du jugement dernier.

Bientôt après, en 1054, nous voyons le fameux Hildebrand, dépêché en Allemagne par les Romains pour s'entendre avec l'empereur sur le choix d'un pape. On nomma le favori de l'empereur; cet Allemand prit le nom de Victor II. Ses mœurs trop sévères épouvantèrent les Romains, qui cherchèrent à s'en défaire par le poison. Nicolas II, le dernier de plusieurs papes insignifiants, vint à mourir. Le cardinal Hildebrand était maître de tout dans Rome; il fit élire un pape inconnu à l'empereur et dont il était sûr; il régna ainsi pendant douze ans sous le nom d'Alexandre II, et à sa mort monta sur le trône. Je laisse à d'autres le soin de vous raconter ce que fut Grégoire VII. Un écrivain justement célèbre nous fait espérer l'histoire de ce grand homme<sup>1</sup>.

23 novembre. — Nous connaissons un jeune Russe fort noble, immensément riche; et demain, s'il devenait pauvre et portait un nom inconnu, il n'aurait absolument rien à changer à ses manières, tant il est peu affecté. Ceci paraîtra une exagération de ma part. L'incrédulité n'aurait plus de bornes si j'ajoutais qu'il est fort bel homme.

<sup>1</sup> M. Villemain, de l'Académie française. J'engage le lecteur à chercher les articles de tous ces papes, de Formose en 891, à Grégoire VII

Il nous a donné hier un concert délicieux ; nous avons eu le choix des morceaux, et n'avons voulu qu'un duetto nouveau par Paccini. Tamburini, dans ce moment l'un des premiers chanteurs du monde, nous a donné, sur notre demande, plusieurs morceaux de musique antique. Pergolèse, Buranello et le divin Cimarosa ont brillé tour à tour. Pour faire la part de la musique à dissonances savantes, nous avons choisi une symphonie de Beethoven ; mais elle a été horriblement mal exécutée. Une dame de la société a chanté d'une manière sublime cet air du *Sacrifice d'Abraham* de Métastase, musique de Cimarosa :

« Ah ! parlata che forse tacendo. »

Sara demande des nouvelles de son fils aux pasteurs qui l'ont vu partir pour le lieu où son père doit le tuer.

Rien au monde ne peut être comparé à la transition qui amène la première reprise du motif.

Ce soir nos amis italiens étaient fous du génie de Cimarosa. C'est ainsi que, dans un autre genre, les Carraches sont plus savants que le Corrège. Leurs ouvrages font beaucoup de plaisir ; mais, après les avoir admirés, l'âme revient toujours au divin Corrège. C'est un dieu, les autres ne sont que des hommes plus ou moins distingués.

Madame Boccabadati nous a chanté, à la fin du concert, la romance faite par Cimarosa sur des paroles françaises qui furent données à ce grand homme par M. Alquier, alors ministre de France à Rome.

Le bal a commencé, les Italiens sont peu sensibles à ce genre de plaisir. Ils étaient fous de musique et parlaient tous à la fois.

en 1073, dans la *Biographie* Michaud, que j'ai accusée de ménagements jésuitiques, même pour les articles ecclésiastiques imprimés avant 1814.

Le parterre qui juge le mieux d'un opéra (en 1829), c'est sans contredit celui de Naples, les jours où les jeunes gens du *mezzo ceto* (bonne bourgeoisie) sont au spectacle.

Après Naples viennent Rome et Bologne. Il y a peut-être plus de grandeur dans le goût des Romains, plus de science et plus de tolérance pour les petites affectations de la mode dans le goût de Bologne. Un air de désespoir d'une jeune femme dont on va fusiller l'amant, chanté par madame Boccabadati dans le genre noble et simple, plaira davantage à Rome. A Bologne on aurait plus d'indulgence pour le déluge d'ornements quelquefois un peu exagérés du chant de madame Malibran.

Toute l'Italie est jalouse de Milan. On n'accordait ce soir presque aucun mérite, pour juger la musique, au public éclairé pour lequel ont été écrits la *Gazza ladra* et le *Turco in Italia*. On sent fort bien la musique bouffe à Venise, pays si gai, et Turin a montré beaucoup de tact pour apprécier le mérite d'un opéra sérieux. Au théâtre de Turin, un bourgeois ne peut pas louer une loge sous son nom, il faut qu'un de ses amis patricien lui prête le sien.

Après avoir disputé sur Cimarosa et Mozart jusqu'à une heure du matin, on est venu à parler de la passion qui ouvre les âmes aux impressions du chant.

Je sais que l'amour est peu à la mode en France, surtout dans les hautes classes. Les jeunes gens de vingt ans songent déjà à être députés, et craindraient de nuire à leur réputation de gravité en parlant plusieurs fois de suite à la même femme.

Le principe de l'amour français est de s'attacher à ce qui montre de l'indifférence, de suivre ce qui s'éloigne. L'apparence de la froideur, l'incertitude sur l'effet produit, rend au contraire impossible, dans une âme italienne, cet acte de folie qui commence l'amour, et qui consiste à revêtir de toutes les perfections l'image que l'on se fait de l'être que l'on va aimer.

(Un auteur moderne a donné le nom de *crystallisation* à cet acte de folie<sup>1</sup>.)

Il y a beaucoup moins d'amour en France qu'en Allemagne, en Angleterre, ou en Italie. Au milieu des cent petites affectations qui chaque matin se présentent à nous et auxquelles il faut satisfaire, sous peine d'être désavoué par la civilisation du dix-neuvième siècle, il me semble qu'il ne faut croire à une passion qu'autant qu'elle se trahit par des ridicules. Les annales de l'aristocratie offrent beaucoup moins de mariages singuliers en France qu'en Angleterre ou en Allemagne.

Tout ce qui en Europe a plus de vanité et d'esprit que de feu dans l'âme prend les manières de penser des Français. C'est ce que nous avons bien vu ce soir; la plupart des voyageurs nos amis ne comprennent rien aux façons d'aimer des belles Romaines. Ici point de gêne, de contrainte, point de ces façons convenues dont la science s'appelle ailleurs *usage du monde*, ou même *décence* et vertu.

Une Romaine à qui un jeune étranger plaît le regarde avec plaisir, et par cette raison ne regarde que lui toutes les fois qu'elle le rencontre dans le monde. Elle dira fort bien à un ami de l'homme qu'elle commence à aimer. « Dite à W\*\*\* *che mi piace.* » Si l'homme préféré partage le sentiment qu'il inspire, et vient dire à la belle Romaine : « *Mi volete bene?* » elle répondra avec sincérité : « *Si, caro.* » C'est d'une manière aussi simple que commencent des relations qui durent plusieurs années, et quand elles se rompent, c'est toujours l'homme qui est au désespoir. Le marquis Gatti vient de se brûler la cervelle à son retour de Paris, parce qu'il a trouvé sa maîtresse infidèle.

<sup>1</sup> L'auteur lui-même, dans l'ouvrage ayant pour titre *De l'Amour*. — (Note des Éditeurs.)

La moindre coquetterie, la moindre apparence d'indiscrétion ou de préférence pour une autre femme fait tomber à l'instant le commencement d'amour qui faisait battre le cœur d'une Italienne. Voilà ce que Paul ne pouvait comprendre il y a un an. « Le cœur humain est le même partout, » me disait-il. Rien de plus faux pour l'amour; à la bonne heure s'il s'agit d'ambition, de haine, d'hypocrisie, etc.

On nous raconte plusieurs anecdotes, on veut que je parle de la France à mon tour. Le lecteur me pardonnera-t-il un récit bien long et un épisode de plusieurs pages, qui n'a aucun rapport avec Rome?

#### ASSISES DES HAUTES-PYRÉNÉES.

(TARBES.)

(Correspondance particulière.)

ASSASSINAT COMMIS PAR UN AMANT SUR SA MAÎTRESSE. — TENTATIVE DE SUICIDE.

PRÉSIDENCE DE M. BORIE. — Audience du 19 mars.

Vers la fin du mois de janvier dernier, un événement affreux épouvanta la ville de Bagnères. Une jeune femme d'une conduite peu régulière fut assassinée en plein jour, dans sa chambre, par le jeune Laffargue, son amant, qui tenta de se donner lui-même la mort. Les détails qui avaient transpiré sur cette affaire avaient contribué à exciter au plus haut degré la curiosité publique. Une partie considérable de la population de la ville de Bagnères s'était rendue au chef-lieu pour assister aux débats de cette cause. Les galeries, la cour et toutes les avenues du palais sont obstruées dès le matin par une foule avide d'émotions. A dix heures et demie l'attente publique est enfin satisfaite. Les portes s'ouvrent.

L'accusé est introduit et fixe aussitôt tous les regards.